
Mémoire à l'oeuvre I I

Francesco Careri, éprouver le territoire

Conférence de Francesco Careri donnée le 11/04/2013 dans l'amphithéâtre de l'[École Supérieure d'Art d'Avignon](#) (ESAA) au 7, rue Violette.

Projet collaboratif de l'ESAA en partenariat avec [a.p.r.e.s éditions](#).

Présentation et modération : Gilles Coudert

GILLES COUDERT : Francesco Careri est intervenu à l'ESAA pour faire une exploration du territoire, l'intitulé de cette conférence était « Eprouver le territoire ».

Cette conférence débute avec l'intervention de Francesco Careri, suivie par une série de documents qui sont le fruit du workshop réalisé avec des étudiants de l'ESAA. Les étudiants ont documenté l'ensemble des parcours que nous avons faits à travers un film (14 mn environ), un diaporama de photographies, une notice du projet (remise lors de la conférence) ainsi qu'une installation qui comporte un travail sonore (située à l'ESAA).

FRANCESCO CARERI : Bonsoir tout le monde, je remercie Gilles¹ de m'avoir invité, c'est la première fois que je viens à Avignon, j'habite à Rome. Je remercie également Véronique² pour avoir coordonné ce projet et Tristan³ qui nous a beaucoup aidés avec le multimédia.

La notice pour un déménagement de l'école, sera distribuée dans le hall de l'école. Chacun peut faire ce que nous avons fait, pour cela il faut seulement avoir de bonnes chaussures et être motivés. La marche commence extra muros. L'idée du workshop est d'habiter la distance entre cette école et la nouvelle école qui vous accueillera en octobre 2014.

Nous avons également visité le terrain vague dans lequel il y aura peut être un chantier pour une nouvelle école. Nous nous sommes mis à penser à des possibilités d'écoles dont une école nomade. Une école péripatétique, comme l'ancienne Athènes d'Aristote, c'est-à-dire une école sans école, dans laquelle les gens se promenaient.

J'aimerais que des étudiants commentent le workshop, il y avait Brenda⁴ et Eva⁵. Nous avons eu des conversations sur ce qui c'était passé pendant ces jours-là mais il n'y a pas eu de discussion finale et cela pourrait donc être le moment de faire un compte rendu.

¹Gilles Coudert : concepteur et organisateur du projet collaboratif Mémoire à l'œuvre.

²Véronique Mori : coordinatrice du projet Mémoire à l'œuvre et enseignante à l'ESAA.

³Tristan Alexandre est un artiste plasticien né à Amiens en 1983. Diplômé de l'École Supérieure d'Art d'Avignon en 2009, il vit et travaille aujourd'hui à Paris et à Avignon. "A l'heure où le digital construit de nouveaux codes et formes de langage, il m'apparaît que la frontière entre le réel et l'imaginaire n'a jamais été aussi mince. Les multimédias, les jeux vidéos, les réseaux sociaux, articulés sur la dématérialisation des supports traditionnels de communication et sur l'interactivité interrogent notre statut de spectateur d'acteur ou d'utilisateur et troublent la frontière entre l'être dedans et l'être dehors. Ils nous positionnent comme élément participant d'un monde virtuel immatériel, imaginaire, irréel, qui brouille fortement notre perception du réel et du vrai, mais aussi nos rapports temporels et spatiaux recomposés et revisités qu'ils sont par le flux numérique en tant qu'abstraction, illusion et fleuve d'images. Les champs de l'art issus des nouveautés techniques et liés aux technologies digitales émergentes réinvestissent l'art cinématique et les effets d'optique mais redessinent également une nouvelle réalité et peut-être un réalisme « élargi » et nouveau gouverné par « l'hyper interactivité et la réalité augmentée ». La création se fait process mimétique immergé dans l'espace digital. Je tente dans mon travail par l'utilisation de la vidéo, que je façonne sous forme d'objets et d'installations, de questionner des imaginaires inconnus, de trouver une autre animation des corps et des natures, de produire des tableaux dont la matière et la texture seraient vibrantes et vivantes par l'alchimie du numérique, dans un jeu mouvant de présence et d'absence : présence par l'animation, absence par la dimension immatérielle du numérique, et ce, conjugué dans une ellipse temporelle. Il y a un potentiel baroque dans l'art digital et numérique, il y a de l'abondance d'images à la limite de la prolifération, il y a du mouvement. Il y a de l'inconnu et de l'onirique. Il y a de l'illusion et de la fluidité, du spectaculaire. Il y a une hypothèse baroque qu'il faut confronter à la réalité." Tristan Alexandre

⁴Brenda : étudiante à l'ESAA, LI, section création / instauration

⁵Eva Bienvenu : étudiante à l'ESAA, MI, section conservation-restauration.

GILLES COUDERT : Oui, nous sommes en train de faire un compte rendu de ce workshop. (Brenda et Eva interviennent).

EVA : C'était un parcours dans lequel notre œil a « dérivé ».

BRENDA : Un parcours prédéfini sur lequel nous avons découvert de nouveaux itinéraires et de nouvelles choses que l'on n'avait pas forcément prévu de voir. Ce workshop nous a permis de prendre des chemins que nous n'avions jamais empruntés.

EVA : Et dans lesquels nous ne serions peut-être jamais allés sans ce workshop.

BRENDA : Oui, découvrir de nouveaux endroits et ne pas prendre forcément le chemin le plus facile pour atteindre le but, le lieu.

EVA : Également prendre le temps de contourner et non pas seulement suivre une route déjà prédéfinie et tracée. Il y avait tout de même un lieu de départ et un lieu d'arrivée.

BRENDA : Avoir un regard plus ouvert, non seulement sur le paysage mais également sur les gens, puisqu'on a pu rencontrer des personnes pendant ce workshop.

EVA : Personnes auxquelles on expliquait ce qu'on faisait et pourquoi on réalisait ce parcours ainsi que le but du déménagement de l'école.

BRENDA : Ces personnes étaient intriguées mais elles étaient également ouvertes et amusées, cela nous a « nourris » pendant ce travail. Ces rencontres ont fait partie de ce voyage.

EVA : Je pense qu'on se souviendra du camp des gitans dans lequel nous sommes allés le premier jour. Nous avons tous un peu d'appréhension avant d'y aller mais finalement nous y avons été très bien accueillis.

BRENDA : C'est un lieu inconnu et c'était également difficile d'entrer dans l'intimité de ces personnes, pourquoi aller les voir.

EVA : Oui, nous étions un peu gênés, nous ne voulions pas faire « touristes ».

BRENDA : Oui, on ne voulait pas sortir nos appareils photo, entrer dans leur intimité, leur vie.

EVA : C'est le seul moment d'ailleurs où nous n'avons pas sorti les caméras.

BRENDA : C'était plus intéressant de leur parler et de leur expliquer.

EVA : D'instaurer un dialogue plutôt que de venir en intrusion et on a pu, par la suite, prendre des photographies. Ils étaient même assez fiers qu'on vienne les voir pour aborder le sujet du déménagement de l'ESAA.

BRENDA : Oui

EVA : On a pu aussi voir le nouveau lieu dans lequel nous allons étudier l'année prochaine.

BRENDA : Oui, c'était notre but.

EVA : Nous avons pu explorer ce lieu.

BRENDA : Et voir ce qui nous attend.

GILLES COUDERT ET FRANCESCO CARERI : Merci beaucoup.

GILLES COUDERT : Maintenant nous allons faire une expérience sonore : nous allons écouter un document sonore d'une durée de 3 minutes que les étudiants ont réalisé pendant ce workshop. Après nous visionnerons le film. Ce que nous vous montrons est une sorte de progression dans les documents. Celle-ci montre les enjeux de chacun des médias que nous avons utilisés pour documenter ce projet : des photographies au son et à l'audiovisuel en passant par l'écrit.

L'amphithéâtre est plongé dans le noir.

Travail sonore : Les bruits extérieurs, les paroles des investigateurs du projet ainsi que celles des riverains et des habitants se mêlent.

FRANCESCO CARERI : Je remercie Tristan, qui a aidé les étudiants à réaliser un grand travail sonore. Ce que vous avez traversé dans le couloir est une carte, elle a été réalisée afin de montrer la « liquidité » de cet espace. Ici nous sommes dans un espace sonore et peu à peu toute l'abstraction du territoire va se révéler. On peut alors comprendre dans quels lieux l'action s'est déroulée.

GILLES COUDERT : c'est un peu un principe de « flash forward »⁶ que l'on a utilisé, en donnant des indices depuis le départ avec la cartographie que l'on traverse en arrivant par le couloir. Le travail sonore donne des indices, il s'agit d'un amalgame sonore plus qu'une continuité, mais effectivement dans le film que nous allons vous montrer, vous allez pouvoir localiser et matérialiser la provenance de ces sons.

Amphithéâtre plongé dans le noir.

Film :

FRANCESCO CARERI : *On va essayer de marcher, de perdre du temps, de trébucher quelque part et de construire des relations avec l'espace et avec les habitants. Donc de connaître, d'aller explorer ce territoire dans lequel l'école va déménager comme si il s'agissait d'un terrain sauvage (...).*

FRANCESCO CARERI : Voulez-vous parler ou poser des questions avant de passer à la présentation de mes travaux ? Est-ce que l'école est belle, moche ? Etes-vous contents d'y aller ou non ?

Il y a un bus pour aller à cette école, des parkings et à côté il y a un crématorium.

GILLES COUDERT : Un hôpital.

FRANCESCO CARERI : Une résidence pour des...

GILLES COUDERT : ... Malades mentaux.

FRANCESCO CARERI : Merci, il y a un campement d'artisans.

GILLES COUDERT : Et il y a un campement de Gitans.

FRANCESCO CARERI : Oui, deux campements de Gitans, mais un de ces deux campements de Gitans va déménager. Comme la ville s'agrandit, ces campements vont être déplacés. C'est une histoire d'urbanisme, il y a un livre : « l'urbanisme du mépris »⁷ où l'auteur raconte le type de géographie dans laquelle on met toujours les gitans. Ici, en France ils peuvent encore

⁶Un flash-forward est un plan ou une séquence interrompant le déroulement de la narration pour retracer des événements chronologiques postérieurs à l'action en cours, c'est un bond dans le futur.

⁷« Urbanistica del desprecio » écrit par Brunello, 1996

bouger. Est-ce que quelqu'un avait déjà vu comment ça se passe dans ce campement? J'ai vu des endroits biens pires.

GILLES COUDERT : Ce que nous n'avons pas encore précisé, c'est que Francesco travaille depuis très longtemps avec les gitans, à Rome. Il y a fait plusieurs projets très importants avec eux, y compris construire un prototype de maison, il nous expliquera cela plus en détail par la suite. Il existe un film très intéressant dont je vous donnerai le lien par la suite, que l'on peut visionner sur internet.

Donc dans un premier temps, est-ce que quelqu'un veut réagir aussi bien sur l'école, sur les gitans que sur l'itinéraire que l'on a fait et qui était un peu particulier ?

Une personne de l'auditoire : ces zones qu'on évite de regarder et dans lesquelles on évite d'y aller, sont en réalité des zones qui sont relativement organisées. Il y a des gens qui y habitent, et c'est ce que nous avons constaté en nous rendant à l'hôpital.

Une deuxième personne de l'auditoire : c'est un endroit un peu vide, à part les gitans, je ne vois pas d'autres habitants, il y a beaucoup de voitures qui y passent.

FRANCESCO CARERI : Oui, la seule volonté qui nous a amenés ici était d'avoir un café, enfin je parle pour moi. Après un déjeuner sur l'herbe, j'ai besoin d'un café pour marcher. Mais il était impossible d'en trouver un aux alentours, sur deux ou trois kilomètres il n'y en a pas. Le seul café que l'on trouve est dans l'hôpital et cela montre quel type d'espace public est en train d'être construit dans cette nouvelle ville. C'est également une opportunité que l'on peut donner à l'école, ouvrir un café. Si on ouvre un café, cela peut être une action artistique, Gordon Matta-Clark⁸ a ouvert un restaurant comme œuvre d'art et il n'est pas le seul. Elle peut être une action artistique gérée par les étudiants, en faire une coopérative.

On parle toujours de produire de l'espace public, une école a la capacité de le faire si les étudiants ont la volonté d'entrer en relation avec la ville, avec ce qui l'entoure. En plus cela peut rapporter de l'argent aux étudiants et les aider à acheter du matériel par exemple.

Question de l'auditoire : ... Pourquoi ce parcours-là et pas un autre ?

FRANCESCO CARERI : Nous avons un point de départ et un point d'arrivée. Ensuite nous avons regardé une carte sur *google earth* et nous avons constitué notre parcours à partir de celle-ci. Autour des campements de Gitans, la ville est intéressante et peu de personnes extérieures y entrent.

Ma façon de me promener est toujours d'essayer d'ouvrir des portes. En essayant de pénétrer la réalité le plus profondément possible. Avec mes étudiants à Rome, je fais mon cours de « laboratoire d'art civique », qui est un cours péripatéticien. J'ai demandé à mon directeur de ne pas avoir de salle de cours dans l'université parce que mon cours se passe à l'extérieur. Je fais de longues promenades avec les étudiants pendant 4 mois, avec des étapes. Si les étudiants se promènent aussi, je leur mets la moyenne, ils ont 5 points supplémentaires s'ils arrivent à entrer dans une maison et se faire offrir un café. 8 points s'ils y déjeunent et 10 points s'ils arrivent à y dormir pour une nuit. Personne n'a l'examen s'il ne dort pas dehors une nuit.

Il faut habiter l'espace, la ville. Cela permet de former une cartographie mentale qui se déploie complètement une fois qu'on a fait une expérience comme celle-là. La ville dans laquelle on habite n'est alors plus la même, c'est une autre chose, c'est un peu un voyage initiatique pour

⁸Artiste américain (1943-1978), en 1971 il a fondé un restaurant à Soho, « Food », géré par les artistes.

passer de la jeunesse à l'âge adulte. Dans les sociétés primitives, il fallait avoir un choc, un passage. Nous avons toujours peur de se perdre dans la ville. Dans mon cours il s'agit d'apprendre à parler aux autres, comment aller vers l'autre, savoir ce qu'on peut lui dire pour entrer en relation avec lui et lui expliquer qu'on est en train de faire sa connaissance sans aucun voyeurisme.

GILLES COUDERT : Avec ce qu'on a vécu pendant ces deux jours, nous avons vu l'appréhension des étudiants quand il s'agissait de rencontrer les gens ou d'aller dans certains endroits. Nous sommes entrés dans un immeuble, ce qui était absolument interdit. Un gardien est venu, nous lui avons parlé et ça s'est bien passé. Ensuite nous sommes allés dans un hôtel, le gérant a vu débarquer 17 personnes dans son jardin. En fait cette personne était plutôt contente.

A notre arrivée dans le camp Gitans, nous avons également une appréhension mais nous y avons été très bien accueillis, on a pu parler aux familles. Toutes les appréhensions sont tombées les unes après les autres. On a finalement réussi à toujours aller là où on souhaitait sans quasiment aucun interdit.

Extrait de l'explication du travail de FRANCESCO CARERI :

Avec support diapo et film.

J'ai réalisé un projet avec l'université de Delphes : j'ai loué avec mes étudiants 9 caravanes dans lesquelles nous avons vécu pendant 9 mois dans différents campements de Gitans. Il s'agissait de comprendre comment ces personnes nomades vivaient, comment elles habitaient le territoire. Nous sommes allés visiter les maisons de certaines de ces personnes, comprendre d'où elles venaient. Nous avons étudié les baraques des campements et c'est à ce moment-là que j'ai eu l'idée de créer une maison avec eux. Le projet « la maison pour tout le monde » est né. Dans certains campements il y a des maisons de 140 mètres carrés qui ne leur ont coutés que 4000 euros pour les réaliser. J'ai demandé de l'argent à l'université, on m'a donné 8000 €, je suis allé vivre 3 mois dans un campement pour construire une maison avec les gitans et les étudiants. Cette construction a duré un mois.

GILLES COUDERT : Il existe un film d'une heure sur ce projet, je vous donnerai le lien.

FRANCESCO CARERI : Ce film a été passé à la biennale de Venise, au pavillon de Rome.

Pour terminer l'histoire du projet « la maison pour tous » : quelqu'un a incendié la maison qu'on avait construite ensemble. Pendant la construction de ce projet et sous des accès de colère nous avons parlé d'incendier cette maison, nous-mêmes, les fascistes du quartier et la police également. Le gouvernement nous a interdit d'utiliser cette maison. Une fois que cette maison n'a plus été habitée, quelqu'un l'a brûlée.

Dans ce campement il y avait quatre ethnies différentes, c'était un village dit de la solidarité. Ce village a été construit sous l'impulsion du maire de gauche. Cependant, une nouvelle élection a eu lieu, un maire de droite a alors été élu. Ce dernier a décidé d'évacuer le campement dit de solidarité pour intégrer les habitants dans un nouveau campement. Le gouvernement les a alors éloignés à 20km de la ville, sans eau potable, le campement est entouré de barbelés de 8 mètres de haut, avec des caméras pour les surveiller. On leur a également donné une carte avec un code barre, les habitants peuvent sortir seulement de 6h du matin jusqu'à 22h, tous leurs mouvements sont contrôlés. Ce sont des clandestins, ils n'ont

pas de carte d'identité même s'ils sont nés en Italie. La carte avec un code barre qui leur est attribuée, donne des informations sur leur propriétaire (nom, situation familiale, enfants...). Ce maire est en train de construire d'autres campements similaires, les gitans perdent leur culture.

Je crois que l'art doit interpréter la réalité, essayer de jouer avec, d'y rentrer, la prendre en compte. Avec ce projet à l'ESAA, je voulais vous donner la possibilité de connaître les autres, d'aller vers eux.